

La peur dans la relation amoureuse

par Michel Lobrot – 1991

(Texte sans éditeur, issu du Groupe de recherche en psychothérapie et développement personnel à l'Institut de Croissance Psycho-énergétique AGORA entre 1989 et 1992, pour le groupe de recherche).

Quand on cherche à comprendre le fonctionnement sexuel, deux écueils opposés doivent être évités. Le premier est d'aplatir la sexualité, d'en faire une réalité purement physiologique ou corporelle, sans profondeur, sans signification réelle, une pure pulsion biologique déterminée par un instinct brutal s'imposant à nous de l'extérieur. Le second, à l'autre extrême, est de noyer la sexualité en l'assimilant à ce qu'elle n'est pas, en en faisant une réalité purement symbolique ayant sa signification ailleurs, non seulement parce qu'elle serait déterminée par d'autres instances du psychisme, mais parce qu'elle ne serait elle-même qu'un "contenu apparent" masquant un "contenu latent" qui serait à découvrir.

Ces deux positions sont fausses parce qu'elles sont réductrices. La première fait l'impasse sur les racines et les prolongements de la sexualité, qui sont fondamentalement psychiques, même si elle est physique et corporelle, et au moment même où elle l'est. La deuxième ignore également ses racines et ses prolongements et s'imagine faussement qu'il faut remplir le vide par des réalités d'un autre ordre qui ne seraient plus physiques et corporelles, mais mentales, intentionnelles, communicatives, etc.

Ce que je voudrais essayer de montrer dans ce texte, c'est que la sexualité, si on l'envisage en elle-même et pour elle-même, dans son contenu explicite et sans opérer aucun glissement, nous apparaît comme jouant un rôle important au sein de la relation amoureuse, même si celle-ci n'est pas fondée exclusivement, ni même principalement, sur elle.

La peur du vide

La vie amoureuse n'est pas que plaisir et bonheur, même si elle est fortement connotée à partir de ces termes. Elle est aussi remplie d'une masse énorme de peurs, d'angoisses, de troubles et de stress, qui sont à la mesure, si je puis dire, du plaisir et du bonheur. Ces phénomènes négatifs sont aussi explicatifs que les phénomènes positifs précédents. Un moraliste disait que l'amour est l'intrusion de la vie sauvage dans la vie civilisée. Il faudrait ajouter l'intrusion du monde de la noirceur et de la haine et de la violence. Il n'est pas besoin d'évoquer *Racine*. Les journaux nous rapportent quotidiennement des crimes passionnels, sans compter les suicides ou autres manifestations de désespoir et de détresse.

En 1990, nous avons lancé¹, avec un groupe de recherche centré sur la sexualité, une grande enquête sur les peurs dans la vie amoureuse, dans l'espoir de trouver où se situaient les tendances phobiques dans une population normale. La conclusion la plus évidente de cette enquête est que les peurs amoureuses ne concernent pas les relations qu'on peut avoir avec des partenaires, de nature oppressive, coercitive, dévorante ou routinière, c'est-à-dire découlant du rapport de couple lui-même, mais concernent les relations qu'on risque de perdre ou de ne plus avoir. Ce qui domine de loin, c'est la peur de l'abandon, du rejet, de la froideur, de l'oubli, de la séparation, du manque. Tout est centré sur la menace de la solitude et de la frustration. Se retrouver seul ou sans la personne qu'on aime ou rejetée par elle apparaît comme le pire.

Pourtant le couple, quel qu'il soit, peut être déficient, insuffisant, médiocre, dégradé, appauvri, et on pourrait penser que la peur principale concerne le fait d'être enfermé dans un tel

¹ Groupe de recherche de l'Institut de Croissance Psycho-énergétique

couple. Ce n'est pas le cas. Même dans l'hypothèse où cela se trouve réalisé, l'idée qui fait trembler le plus correspond au fantasme de se trouver sans partenaire et sans aucun amour à vivre, même limité. On préfère peu que rien. On préfère même une relation malade à pas de relation du tout.

On pourrait penser que cela est normal dans une société où le couple - marié le plus souvent - est devenu la règle générale, ce qui n'était pas le cas jusqu'au XVIIIe siècle. Dans les sociétés modernes, il n'y a qu'une minorité de gens, de l'ordre de 9 à 15 %, qui soient encore célibataires à 40 ans. Le célibat est pratiquement exclu de nos mentalités. Le divorce n'est d'ailleurs que l'envers de ce phénomène. On divorce parce qu'on est en couple et pour se remettre en couple. Le divorce n'est pas l'abolition du couple, bien au contraire.

Pourtant la réaction psychologique qui est derrière n'est pas spécifiquement moderne. On la trouve par exemple dans le premier roman connu du monde moderne, *La Princesse de Clèves*².

Le fantôme de l'abandon prenant la forme d'une véritable obsession, apparaît ici en pleine lumière. M. de Nemours aime Madame de Clèves et ce sentiment est réciproque. M. de Nemours a manifesté clairement la sincérité de son amour et l'a prouvé. Et cependant, la princesse de Clèves refuse la relation à travers les paroles suivantes : *"Je ne saurais vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paraît un si horrible malheur que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité (...)".*

Cette peur d'être abandonné ou délaissé chez un des partenaires du couple, presque universellement ressentie, s'accompagne évidemment chez l'autre partenaire de deux réactions possibles. La première est une réaction d'étouffement qui peut prendre des formes parfois assez violentes et qui a pour effet fréquent d'inhiber la sexualité de celui qui en est la victime. La deuxième est une réaction de culpabilité qui amène à prendre des décisions et avoir des attitudes vécues comme des contraintes, à base de pitié et de ménagement, qui n'améliorent pas la relation avec celui qui en est la cause.

Cependant, notre enquête prouve que ces deux phénomènes, assez répandus, ne sont pas ceux qui provoquent les plus grandes peurs. Cela signifie dans la pratique qu'on les subit sans chercher à s'en protéger. Ils provoquent plutôt une vague nostalgie de la liberté chez ceux qui souffrent d'étouffement ou un rêve de réconciliation fusionnelle chez ceux qui souffrent de culpabilité (l'offre de mariage se situe souvent dans ce cadre-là). Ils ne débouchent ni sur la séparation, qui a en général besoin d'autres motifs, ni sur les retrouvailles.

Le couple malade

Si la peur centrale concerne non pas la relation elle-même mais le fait qu'elle puisse prendre fin ou ne pas se réaliser, c'est peut-être tout simplement par ce que les relations amoureuses ne sont en général pas si mauvaises que cela. Si elles apportent une dose suffisante de satisfactions, il n'est pas étonnant qu'on craigne qu'elles se terminent ou qu'on soupire après elles. Les sceptiques ont sans doute tort de douter du couple.

Une telle hypothèse, parfaitement possible in abstracto, ne me paraît pas vraisemblable.

² Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, édition GarnierFlammation, 1966

Nous avons au contraire un grand nombre de faits qui vont en sens contraire et qui nous confirment dans l'idée que les couples, dans leur majorité, sont loin d'être satisfaisants pour ceux qui les vivent.

En 1975, trois chercheurs américains, Birchler, Weiss et Vincent, constatent que *"tous les couples mariés font preuve d'un comportement plus négatif et moins positif dans leurs relations réciproques qu'envers des inconnus"* (d'après Brehm, 1984)³. Les attaques contre le couple se sont accumulés ces derniers temps au point que d'après une enquête du *Nouvel Observateur* de juin 1991, 56 % des hommes et 82 % des femmes pensent qu'on peut *"réussir sa vie sans vivre en couple"*, ce qui est évidemment une simple opinion, mais qui est lourde de signification.

La peur d'être privé d'un partenaire de couple ne peut s'expliquer, à mon avis, par la réussite de celui-ci, mais par la difficulté à accéder à la maturité sexuelle. La sexualité n'est certes pas l'essentiel dans la vie d'un être humain. Elle est cependant nécessaire, non seulement comme ciment à l'intérieur du couple, mais surtout comme moyen pour trouver ou retrouver un partenaire.

En supposant qu'elle soit déficiente, il est alors pratiquement impossible de créer de nouveaux liens amoureux, de réaliser une nouvelle union, bref de retrouver l'équilibre affectif indispensable à tout un chacun. On se voit condamné à vivre seul, sans relation. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, qu'on préfère le couple actuel, même malade, même routinier, même conflictuel. "Il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre", dit le proverbe. C'est en effet ce qui risque fort d'arriver si on se met à rêver d'autres unions, plus fortes et plus épanouissantes, mais qu'on ne peut réussir à faire exister. Mieux vaut se résigner à ce qu'on a et se dire que ce n'est après tout "pas si mal que cela". Le fantôme de la solitude fait suffisamment peur pour déterminer à renoncer aux rêves. Faire ce choix-là, qui est celui de Madame Bovary, peut entraîner les pires catastrophes.

Le rôle constructif de la sexualité

L'explication que je propose ici pour rendre compte du malaise actuel dans la vie amoureuse suppose qu'on admette deux choses :

1. Que la sexualité n'est pas qu'une source ponctuelle de plaisir, mais la source principale qui nous permet de créer des relations ;

2. Qu'elle est, dans la majorité des cas, déficiente chez nos contemporains, ce qui entraîne, dans la pratique, une très grande difficulté à opérer les reconversions nécessaires en cas de rupture ou de perte amoureuses. Le deuxième point pose d'ailleurs un autre problème, qui est celui de la répression sexuelle et des causes qui la font exister.

Le premier point résulte de la nature même de la sexualité. On a tendance, je l'ai dit, soit à la sous-estimer, soit à la surestimer. Dans le premier cas, on n'y voit qu'une bagatelle inutile dont on peut facilement se passer quand on a atteint l'état adulte (c'était la conception de Léon Blum dans *Du mariage*⁴). Dans le second cas, on l'idéalise et on a tendance à la confondre avec des formes plus accomplies de processus psychologiques. En fait, elle n'est ni si superficielle ni si éminente que cela.

Étant essentiellement corporelle, elle permet de créer des liens rapides, flexibles, mobiles, qui n'exigent pas d'emblée la communication en profondeur et la rencontre des esprits, mais qui

³ Birchler G.R. ; Weiss R.L. et Vincent J.P., 1975 - Multimethod analysis of social reinforcement exchange between maritally distressed and nondistressed spouse and stranger dyads, *Journal of Personality and Social Psychology*, 31,349,360

⁴ Blum L., *Du mariage*, édition Albin Michel, 1937

donnent le temps de les découvrir. Encore faut-il, pour que cela soit possible, qu'on accepte de la relativiser dans la multiplicité et le changement, ce qui est exclu si on la surestime dans une attitude de type romantique.

La sexualité n'est pas l'amour, mais elle en est la propédeutique et la matrice. Il est difficile de concevoir l'accès à un état amoureux authentique sans une approche de type corporel de l'autre, qui est forcément première et présupposée, car on n'accède pas d'emblée à l'intériorité de celui-ci. Certes, l'amitié - au sens moderne du terme - n'implique pas une telle démarche, mais l'amitié, on le sait, comporte beaucoup de limites, qui ne se rencontrent pas dans un amour où il y a aussi un partage des corps. Les jeunes actuels disent : "Il a une relation" pour signifier que quelqu'un a un lien sexuel avec quelqu'un. Ils ont raison. La relation se réalise déjà dans la sexualité, dans la mesure où rencontrer le corps de l'autre, c'est le rencontrer lui-même. Il faut bien des fuites et des calculs pour rencontrer le corps sans rencontrer la personne. Cela est possible mais le processus normal est, à travers le corps et au bout d'un certain temps, de rencontrer aussi la personne. On peut naturellement se tromper et il faut alors chercher ailleurs, ce qui n'est possible que si on a une sexualité suffisamment libre. La rigidité sexuelle, confondue souvent avec le sérieux, est l'obstacle principal à la poursuite de l'amour.

Dans la même ligne, la sexualité est aussi la voie royale pour opérer de nouveaux investissements affectifs quand se sont rompus ceux qui existaient. Comment peut-on faire autrement ? Encore une fois : comment accéder à quelqu'un sans passer par son corps (même la simple apparence corporelle) ? Comment peut-on avoir la prétention d'accéder d'emblée, d'un seul coup, au psychisme profond d'un individu quel qu'il soit ? Il faut au moins le fréquenter, et quel meilleur moyen de le faire que la relation sexuelle qui réalise une présence fréquente, de longue durée et agréable.

On ironise souvent sur le vieux proverbe "*une de perdue, dix de retrouvées*", où l'on voit une forme de cynisme. Je ne vois pas pourquoi. Dans tous les domaines, en dehors du sexe, on admire quelqu'un qui est capable de retrouver un nouvel objet (un pays, une maison, des amis, un métier) quand il vient de perdre celui qu'il avait. Pourquoi en serait-il autrement dans le domaine amoureux, sinon parce qu'on le rigidifie sous prétexte de l'ennoblir ? La capacité à changer n'est pas nécessairement de la légèreté et de l'inconséquence. Ce peut être une capacité à s'adapter et à évoluer.

Bref, la sexualité a des enjeux considérables. Non seulement elle permet d'accéder à l'amour, qui ne se confond pas avec la passion sexuelle, mais elle permet de retrouver l'amour quand on l'a perdu. Elle est la route vers la relation à l'autre sous sa forme la plus élaborée.

La déficience libidinale

Mon hypothèse est que cette peur générale de l'abandon, pouvant prendre des formes pathologiques comme jalousie sans objet, possessivité obsessionnelle, etc., découle de la difficulté de nos contemporains à assumer la sexualité, autrement dit, d'une déficience libidinale extrêmement répandue.

Quand on parle de complexe d'abandon, on ne peut pas s'empêcher d'évoquer la théorie freudienne. Derrière ce complexe, il y aurait, d'après les freudiens, la situation d'abandon vécue dans la petite enfance et qui tendrait à reproduire des effets à travers le temps d'une manière inconsciente. C'est ce dernier point qui me paraît contestable, et non pas l'évocation d'une expérience précoce de l'abandon chez ceux qui en souffrent comme adultes.

Si on admet que le complexe d'abandon résulte de l'absence de compensations et d'alternatives créant une insécurité, il faut incriminer la construction libidinale, qui se fait tout au

cours de la vie, qui a un caractère évolutif, et qui est un phénomène vécu et conscient. Il est possible qu'il y ait à l'origine de cela l'abandon dans l'enfance. Cela serait à vérifier et n'est pas évident. Quoi qu'il en soit, nous sommes confrontés non pas à une cause inconsciente, qui agirait pour ainsi dire à l'insu du sujet et sans sa participation, mais au contraire à une activité dirigée, à savoir l'activité libidinale.

Avons-nous des preuves de cette déficience libidinale qui serait à l'origine du complexe d'abandon ? À mon avis, il y en a beaucoup et les faits sont si nombreux qu'il est impossible de les passer en revue.

Il y a par exemple le constat, à travers nos recherches et des recherches américaines, d'une dégradation des relations sexuelles dans les couples au cours du temps. Au bout d'un certain temps pouvant aller de quelques mois à quelques années, les partenaires, mariés ou vivant ensemble, en arrivent à un état fréquent d'indifférence, de refus, voire de répulsion. Après un état de grâce qui se situe au moment du mariage ou de l'union, peu avant ou peu après, le désir s'affaiblit et souvent disparaît. On dira qu'il est normal que les couples ressentent l'usure du temps. Ce n'est pas mon avis. Cette dégradation, à mon sens, est plutôt l'indicateur d'une faiblesse de base qui se traduit d'ailleurs dans les relations que les partenaires du couple essaient d'avoir ailleurs, qui ne sont pas meilleures souvent que celle qu'ils ont chez eux.

Dans les années 70, le rapport Simon sur *Le comportement sexuel des Français*⁵ tente de faire le point sur les attitudes et conduites des Français dans le domaine sexuel. La plupart des réponses prouvent que la révolution sexuelle est passée par là. Non seulement la sexualité, l'amour, l'érotisme sont valorisés, mais la pratique elle-même, dans toutes les catégories sociales, atteint un niveau assez élevé. Cela veut-il dire que la sexualité est vraiment intégrée ? On peut en douter à partir de quelques indicateurs qui mettent en jeu précisément les variables qu'on est en train de souligner. Par exemple, si on interroge les gens qui ont un rapport sexuel au cours des trente derniers jours et si on leur demande si ces rapports ont tous été satisfaisants, il n'y a que 31 % des 20-29 ans, 32 % des 30-49 ans, 22 % des 50 ans et plus qui déclarent que c'est le cas. Quand on demande si l'entente physique est une source de bonheur, ils ne sont que 2 sur 3 à déclarer que c'est très important. Ils ne sont qu'une minorité (20 à 40 %) à avoir lu des livres érotiques depuis moins d'un an. La majorité des femmes (autour de 70 %) pensent qu'il n'est pas souhaitable qu'une femme ait des rapports sexuels avant de se marier. Et d'ailleurs, seulement une femme sur quatre a eu des rapports sexuels avant de se marier, y compris avec son futur époux. Ce qu'on peut considérer, à mon avis, comme une conséquence d'un blocage en profondeur, marqué par une attitude d'ouverture apparente, est l'attitude envers l'infidélité de l'autre. 52 % des hommes et 49 % des femmes pensent qu'une infidélité du partenaire dans un couple marié est impardonnable. Nous touchons là cette intolérance à l'égard de l'autre, qui révèle une grande insécurité, résultant à mon sens d'une libido incertaine.

Faut-il aller plus loin et penser que ces tendances psychologiques se répercutent dans le fonctionnement sexuel lui-même. C'est extrêmement probable. On peut faire l'hypothèse que les peurs et angoisses liées à la sexualité bloquent le flux énergétique et arrêtent les réactions, soit avant qu'elles se produisent, soit en cours de route. Le premier cas est surtout celui des femmes. Les documents qui tentent de chiffrer le taux d'anorgasmie féminine convergent : environ 70 % d'anorgasmie diverse (orgasme absent, rare ou épisodique) dans lequel il faut

⁵ Gondonneau J.; Mironer L. ; Dourlen-Rollier A.M. ; Simon P., *Rapport sur le comportement sexuel des Français*, édition Julliard/Charron, 1972

mettre 15 % d'anorgasmie totale⁶. Le taux de masturbation féminine est encore faible. L'éjaculation précoce chez l'homme est plus difficile à chiffrer, mais atteint sans doute un taux élevé. Les uns et les autres, quand on les interroge et qu'ils parlent de leur expérience, évoquent un processus arrêté, coupé. Les femmes disent souvent qu'elles s'arrêtent avant l'orgasme, plus ou moins volontairement, les hommes ont conscience d'un processus fantasmatique au cours de l'amour qui a du mal à émerger ou à s'actualiser : ils sont victimes des stimuli qui se présentent dans l'instant sans pouvoir attendre le déroulement d'une démarche plus élaborée. Qu'est-ce qui intervient pour empêcher ce quelque chose de plus qui permettrait d'atteindre un état plus euphorique, plus satisfaisant ? Je ne vois que la peur, l'anxiété qui soient capables de faire cela.

La loi du père

Je viens de parler de la révolution sexuelle des années 60-70, qui a une portée historique considérable. Edward Shorter, dans son livre *Naissance de la famille moderne*⁷, y voit une révolution unique dans l'histoire de l'humanité. Pour la première fois, la sexualité libre, l'affirmation érotique ont été vraiment et franchement autorisées.

Et cependant, cette révolution, aussi importante qu'elle soit, n'a qu'une portée limitée du fait de son caractère légaliste. Ce qui a été déterminant en effet, ce sont les changements dans la législation, spécialement la légalisation de la contraception et de l'avortement, la mixité dans les écoles, la liberté dans les médias, etc.

Cela ne suffit pas à faire évoluer les mœurs en profondeur. L'érotisme en effet, comme toute forme de conduite humaine, n'est pas qu'un comportement, c'est aussi une culture. Il existe une transmutation dans les valeurs et la promotion de nouvelles valeurs, l'apparition d'une autre sensibilité. Tout cela s'enracine dans la possibilité d'effectuer des expériences et de les effectuer suffisamment longtemps et intensément.

Ces expériences restent interdites à l'enfance. On reconnaît que les enfants ont une sexualité, se masturbent, etc., mais on en reste là. Le seul discours que les adultes réussissent à tenir de plus en plus est un discours menaçant et négatif consistant à dénoncer les gens qui abusent des enfants et qui ne respectent pas leur innocence. Cela est parfaitement valable, mais ne suffit pas. Il faudrait dire comment l'enfant peut exprimer sa sexualité, la sienne, qui n'est certes pas la même que celle d'un être humain arrivé à maturité.

Mais surtout, la culture érotique exige du temps et de la disponibilité. J. Dumazedier, dans son beau livre, *La révolution culturelle du temps libre*⁸ affirme que l'extension du temps libre est une des grandes conquêtes de notre époque, une des plus importantes. On ne peut qu'être d'accord là-dessus.

Cela permet aux adultes de se retrouver eux-mêmes mais aussi de revenir davantage dans le milieu familial. Encore faut-il que celui-ci reste suffisamment disponible. S'il redevient un milieu essentiellement producteur et productif, centré par exemple sur la fabrication d'enfants, il est amené nécessairement à dérober aux individus leur temps libre, à recréer un nouvel enfermement. La révolution est confisquée et on revient à ce qui se passe actuellement.

C'est, à mon avis, ce qui se passe actuellement sinon dans les institutions, du moins dans les esprits. Les femmes s'émancipent et considèrent dans leur majorité qu'elles ne peuvent

⁶ Cf. Fischer S., *Le secret*, édition Grasset, 1974. Trad. de *Understanding the Female Orgasm*

⁷ Shorter E., *Naissance de la famille moderne*, édition du Seuil, 1977. Trad. de *The Making of Modern Family*

⁸ DUMAZEDIER J., *La révolution culturelle du temps libre*, 1968-1988, édition Klincksieck, 1988

s'épanouir que dans une profession, mais d'après l'enquête du *Nouvel Observateur* de décembre 1990, 70 à 80 % d'entre elles considèrent la maternité comme le moment le plus important de leur vie (et non pas la première relation amoureuse qui obtient à peine un tiers des voix). L'opinion des hommes n'est pas différente. D'après le sondage déjà cité du *Nouvel Observateur* de juin 1991, la paternité est considérée par eux à 53 % comme le moment le plus important dans leur vie (et non pas la première relation amoureuse).

On veut donc être père et cela semble plus important que d'être un amoureux. Je vois là l'apparition d'un nouvel intégrisme qui ne peut se faire qu'au détriment de la culture érotique. Celui qui a inventé que la loi du père est une chose bonne et nécessaire se trompe. De tout temps, la loi du père a engendré le patriarcat, qui a freiné le développement humain. Au bout de cela, il y a la peur : de l'abandon, de l'autre qui peut vous manquer ou vous délaisser, du rival qui peut vous prendre votre bien, etc. On peut constater que cela existe et en tenir compte. De là à l'approuver, il y a un pas.

Si on veut contrecarrer ce mouvement intégriste qui a tendance actuellement à se développer dans beaucoup de régions du monde, il n'y a qu'un moyen : favoriser la culture érotique. Celle-ci ne se trouve pas seulement dans les livres et les médias. C'est aussi une philosophie, celle par exemple de Georges Bataille⁹. C'est une façon de voir le monde, de sentir, de vivre. C'est enfin et surtout une expérience et une pratique. C'est probablement la seule façon de sortir de cette peur diffuse qui constitue actuellement un des ingrédients majeurs de la vie amoureuse et qui pèse lourdement sur le psychisme de nos contemporains.

Bibliographie

Groupe de recherche de l'Institut de Croissance Psycho-énergétique

² Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, édition Garnier Flammarion, 1966

³ Birchler G.R. ; Weiss R.L. et Vincent J.P., 1975 - Multimethod analysis of social reinforcement exchange between maritally distressed and nondistressed spouse and stranger dyads, *Journal of Personality and Social Psychology*, 31,349,360

⁴ Blum L., *Du mariage*, édition Albin Michel, 1937

⁵ Gondonneau J. ; Mironer L. ; Dourlen-Rollier A.M. ; Simon P., *Rapport sur le comportement sexuel des Français*, édition Julliard/Charron, 1972

⁶ Cf. Fischer S., *Le secret*, édition Grasset, 1974. Trad. de *Understanding the Female Orgasm*

⁷ Shorter E., *Naissance de la famille moderne*, édition du Seuil, 1977. Trad. de *The Making of Modern Family*

⁸ Dumazedier J., *La révolution culturelle du temps libre, 1968-1988*, édition Klincksieck, 1988

⁹ Cf. Bataille G., *Histoire de l'œil*, 1928

Publié en 2024 sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)
par le groupe des [Archives de Michel Lobrot](#)
Association AINDI

⁹ Cf. Bataille G., *Histoire de l'œil*, 1928